

Performance participative marxiste *Manifest K.*

Michel Vaïs

Number 139 (2), 2011

Jouer dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64633ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (2011). Review of [Performance participative marxiste / *Manifest K.*]. *Jeu*, (139), 92–94.

Manifest K.

TEXTE ET CONCEPTION (À PARTIR DU *MANIFESTE COMMUNISTE* DE **KARL MARX** ET **FRIEDRICH ENGELS**) :

SEBASTIAN HORVAT, AINSI QUE **ANJA BORNŠEK**, **BRANE GRUBAR**, **ANDREJA KOPA**, **MANCA KRNEL**,
BINE SKRT, **ALJOŠA TERNOVŠEK** ET **RENATA VIDI**.

PRODUCTION DU **E.P.I. CENTER**, DRAMSKO DRUSTVO MUKI, CRÉÉE À LJUBLJANA (SLOVÉNIE) LE 30 JANVIER 2010
ET PRÉSENTÉE EN COMPÉTITION OFFICIELLE, EN SLOVÈNE ET EN ANGLAIS, AU FESTIVAL DE THÉÂTRE DE MARIBOR,
LE 22 OCTOBRE 2010.

MICHEL VAÏS

PERFORMANCE PARTICIPATIVE MARXISTE

La deuxième ville de Slovénie, coquette agglomération toute proche de la frontière autrichienne, se prépare à devenir capitale culturelle de l'Europe en 2012. Son théâtre florissant a aidé Maribor à obtenir ce statut envié. Le Théâtre National y présente toute l'année, dans plusieurs salles, une programmation variée. Chaque année depuis 45 ans, il accueille le Festival Borstnik, qui présente les meilleurs spectacles slovènes sur plus d'une centaine à l'affiche pendant la saison précédente. En 2010, sous la nouvelle direction d'Alja Predan, le Festival a pris de l'expansion en offrant quelques spectacles étrangers, suivis de quatre journées des meilleures productions nationales, destinées à un public en partie étranger. C'est à cette occasion que j'ai pu voir cet étrange *Manifest K.*, spectacle performance d'une violence sournoise, anti-capitaliste, anti-socialiste, anti-tout.

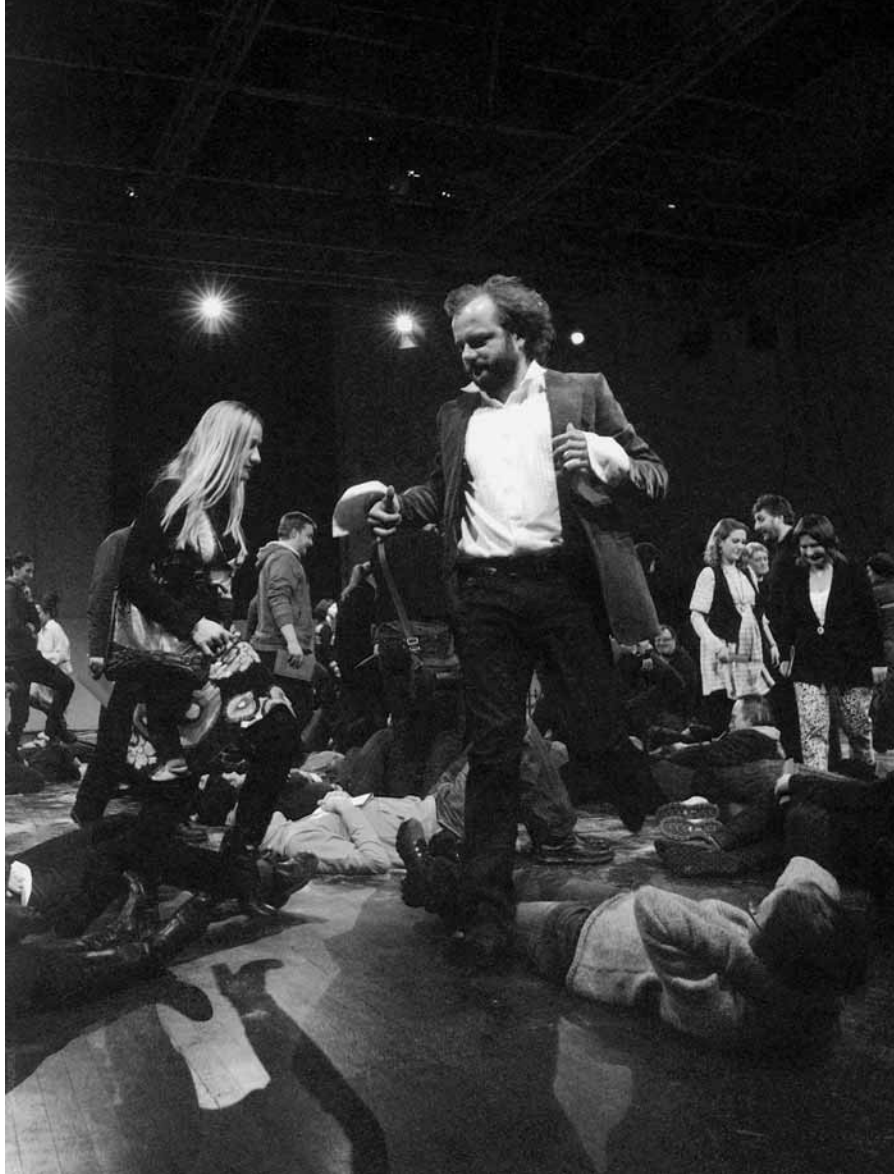
D'entrée de jeu, on a laissé entendre aux étrangers que l'on n'accepterait que 81 spectateurs, donc que tout le monde ne pourrait pas avoir de billet. On nous a avertis qu'il n'y avait pas de réservations, qu'il fallait arriver très tôt, attendre devant le Grand Salon du Théâtre National, à l'étage, et garder son manteau avec soi plutôt que de le laisser au vestiaire du rez-de-chaussée. Arrivé de bonne heure avec des collègues critiques étrangers, j'apprends que finalement je pourrai entrer, mais qu'il me faudra signer un contrat pour participer (?) au spectacle. Dans ce contrat, je dois inscrire mon nom et mon adresse et signer, car j'accepte d'être engagé comme « employé » pour un « travail précaire », contre rémunération. Là-dessus, on me donne immédiatement cinq euros. (Le contrat indiquait sept, mais on m'a expliqué sérieusement qu'il venait d'y avoir une baisse de salaire...)

LE « SPECTACLE »

Entrés par petits groupes dans le Grand Salon (une grande salle vide au plancher de bois franc, entourée de boiseries), les spectateurs sont invités à suspendre leur manteau à des cintres et à prendre un ticket de vestiaire portant un numéro. C'est par ce numéro que nous serons appelés, groupe par groupe, à exécuter toute une série d'actions et de gestes sur commande, pour contribuer à créer un spectacle « participatif » constituant une critique de la société de consommation, par une mise en scène du *Manifeste communiste* de Marx et Engels.

On nous invite donc à nous rassembler dans différents coins de la salle, selon notre numéro de vestiaire : les pairs d'un côté, les impairs de l'autre, par exemple ; puis, les blonds d'un côté, les bruns de l'autre et les chauves ailleurs ; au début, c'est plutôt rigolo. Ensuite, les riches ici et les pauvres là, les femmes aux gros seins par ici et les plates par là, les grands baiseurs là et les autres là-bas, et ainsi de suite. On se rend compte que toutes ces manières de compartimenter la société finissent par tourner à l'absurde. Puis, le personnel qui nous encadre nous fait installer de grandes tables pliantes, nous lave les mains en y vaporisant du désinfectant, nous fournit ce qu'il faut pour faire des sandwiches, avec viande et sans, et nous incite sans ménagement à nous mettre au travail, parce qu'on n'est pas payés à ne rien faire !

Voilà donc 80 personnes qui, comme sur une chaîne de production, confectionnent à toute allure des douzaines de sandwiches, qui les emballent et vont les placer en tas sur une grande table. Puis, chacun doit faire la queue et proférer à tour de rôle une formule exaltant le travail des ouvriers, d'inspiration stakhanoviste, pour recevoir un euro. Repos : tous les travailleurs sont invités à s'asseoir par terre sur des nappes à carreaux pour manger un sandwich, contre un euro. Des bouteilles de vin sont servies, sans frais supplémentaires. On dirait un pique-nique. Mais, très vite, la pause est finie, et il faut se remettre au boulot ! Cette fois, on nous fait faire des exercices de mise en forme (comme au Club Med), puis on distribue des manifestes du Parti communiste (en slovène), et chaque petit groupe, sous la direction d'un chef, doit s'entendre pour en chanter un paragraphe. Dans chaque groupe, les spectateurs slovènes guidaient ceux qui ne comprenaient pas un traître mot de cette langue. Certains de mes collègues étrangers ont quitté le spectacle à ce moment, non sans avoir été obligés de rendre leurs cinq euros à la sortie, pour non-respect du contrat qu'ils avaient signé.



Manifest K. de Sebastian Horvat, présenté au Festival de théâtre de Maribor, en Slovénie, en octobre 2010.

LE MASSACRE

C'est ensuite que cela se corse. On rappelle aux spectateurs que, par contrat, ils avaient accepté de faire ce qu'on leur demandait, et qu'ils pouvaient toujours s'en aller. On leur dit aussi qu'ils sont maintenant appelés à mettre dans une grande boîte que l'on fait circuler un objet cher, dans lequel il y a une part d'eux-mêmes. Des gens ont mis la photo d'un enfant, d'autres, un stylo, une carte de crédit ou d'identité, des tampons hygiéniques, des rouges à lèvres, toutes sortes d'objets se trouvant dans leurs poches. Plusieurs ont redonné l'enveloppe contenant les cinq euros qui constituaient leur « salaire ». On a versé la récolte de ces « objets chers » sur la grande table maintenant débarrassée des sandwiches. Alors, un homme armé d'outils redoutables s'est mis à démolir systématiquement tous ces objets. Il a déchiré en mille morceaux les billets de banque (j'ai calculé qu'il a dû en détruire pour au moins une centaine d'euros), pratiqué des trous à la perceuse dans les cartes bancaires ou de crédit, parvenant même à briser en deux des pièces d'un euro en les martelant frénétiquement. Personne n'a osé protester...

Après ce jeu de massacre, on a offert à chaque spectateur restant un verre de vodka, qu'il fallait avaler cul sec puis lancer dans un grand coffre en bois pour le briser. Par ce spectacle-choc voulant apparemment critiquer la société capitaliste autant que la socialiste, ridiculisant la société de consommation et traitant Marx et Engels comme un duo comique, cette compagnie slovène a fait preuve d'une tentative adolescente de manipulation du public. Seule compensation : les spectateurs les plus avisés ont pu repartir avec leur salaire durement gagné.

CHOQUER SUFFIT-IL ?

Dans un article intitulé « À la recherche du choc théâtral » et paru dans *Jeu* 126 (2008.1), j'avais décrit, après plusieurs autres exemples de spectacles suscitant le scandale, ce que j'ai appelé une « pièce politique type ». Il s'agissait d'une adaptation bilingue de *Hamlet* présentée à l'Université McGill peu avant la crise d'Octobre 70, dans laquelle jouaient des acteurs représentant deux camps : les anglophones (riches, calmes et sûrs d'eux) et les francophones (pauvres, sales, brouillons et bruyants). À cause du lieu de la représentation (la plus grande salle de spectacle d'un bastion de l'*establishment* anglo-montréalais), de l'époque (peu après la mémorable manifestation nationaliste « McGill français », qui a vu défiler 30 000 personnes rue Sherbrooke), de l'habileté de l'adaptation et de la puissance des interprètes, l'expérience théâtrale ne s'est pas limitée au choc. Le spectacle est devenu un geste politique, un acte d'un courage presque insensé. À la sortie, les spectateurs étaient invités à jeter de l'argent dans un grand drapeau fleurdelisé, pour contribuer à la défense des « prisonniers politiques » du FLQ. Dans le contexte, ce geste seul relevait presque du terrorisme.

Ce qui manquait à *Manifeste K.*, c'était une nécessité, une audace vraie bien plus qu'une aptitude à choquer. Le seul moment où j'ai frémi, c'est quand on a détruit des objets chers aux spectateurs, et en particulier de l'argent. Mais j'ai considéré cela méchant parce que gratuit, jamais audacieux. Cette nécessité, j'allais cependant la retrouver dans *Sexy béton* de Porte Parole, qui débouche sur une action concrète : une pétition orchestrée par le père d'une des victimes de l'effondrement du viaduc de la Concorde, afin que l'on ne traite plus ce genre de catastrophe comme un simple accident de voiture (voir l'Entrée libre, ailleurs dans ce numéro). Ainsi, le théâtre peut s'intégrer dans la cité, et prouver son utilité. ■